

CHAPITRE VI

LES NATIONS DE VORKOUTA

DANS les trois mois allant de mon arrivée à Vorkouta jusqu'au début de novembre, je perdis plus de douze kilos. Chaque fois que j'allais au bain — tous les dix jours — je relevais sur moi les progrès de la sous-alimentation. Mes côtes sortaient, mes jambes maigrissaient, les muscles de mes bras et de mes épaules disparaissaient. La misère physiologique, avec ses séquelles parfois mortelles, me menaçait. A lever continuellement de lourds fardeaux, j'avais contracté une double hernie. Cela me parut être une excellente raison pour me présenter au médecin du camp, à la consultation. Je lui demandai de m'opérer.

« Impossible, me répondit-il. On n'opère pas les hernies pendant la saison froide.

— Pourquoi donc ?

— C'est un ordre de la Trofimovitch. Pas de réductions de hernies pendant l'hiver.

— Je ne comprends pas.

— C'est très simple. Un prisonnier sur trois ou quatre est hernieux, C'est un accident fréquent ici : travail très dur, nourriture insuffisante. Naturellement, tous les malades attendraient l'hiver pour se faire opérer et se reposer un mois à l'hôpital, au chaud. Vous y êtes ?

— Mais s'il y a constriction interne, cela peut signifier la mort.

— Naturellement, si le médecin-chef confirme le diagnostic, on opère tout de même. »

Le lendemain, je revins à la visite.

« J'éprouve une douleur violente à gauche. »

LES NATIONS DE VORKOUTA

99

Le médecin remplit une demande d'examen pour Levchenko, le médecin-chef qui, comme tout le personnel médical de l'hôpital, à l'exception de la Trofimovitch, était un prisonnier au même titre que moi. Levchenko n'était pas un méchant garçon, quoique ses méthodes fussent brutales et expéditives.

« J'ai peur d'une constriction », lui dis-je en russe, pendant qu'il m'auscultait.

Levchenko savait fort bien que ma hernie était aussi loin d'une constriction que Vorkouta l'est de la Petchora. Il n'en écrivit pas moins sur la fiche : « A opérer d'urgence ».

Ce soir-là, je me trouvai baigné et rasé dans la grande salle du bâtiment réservé aux opérés. Quand Levchenko passa, je lui dis :

« J'ai le cœur faible. Faites-moi des piqûres de digitaline avant d'opérer. »

Il accepta, et cela dura huit jours. Le temps prescrit de convalescence après l'opération était de trente jours. J'étais donc sûr de ne pas retourner sur le chantier glacé avant le mois de janvier 1951.

Mon lit était une sorte de caisse assez primitive, garnie d'une paille aussi dure que le roc. Je dormis près d'une semaine, ne me réveillant qu'à de brefs intervalles. Puis, graduellement, l'épuisement qui accable tout prisonnier de Vorkouta disparut.

Quand j'eus dormi tout mon saoul, la faim se mit à me torturer. La ration attribuée aux malades était faible. On suivait le principe que celui qui ne fait rien n'a pas besoin de manger. Il n'était pas dans les intentions de l'administration du camp de rendre attrayant le séjour à l'hôpital, surtout en hiver. Les malades avaient d'autant plus faim qu'ils ne recevaient guère que la moitié de leurs maigres rations.

On allait trois fois par jour les chercher à la cuisine et elles profitaient surtout à l'état-major, savoir : Levchenko, dont dépendaient l'admission ou le départ des malades ainsi que leur répartition en catégories, son assistant, trois officiers de santé, cinq infirmiers, un garçon de salle et le chef de baraquement. Ces vingt hommes une fois satisfaits, le reste allait aux malades, et il n'en restait pas lourd.

J'eus des hallucinations. Toute la journée, je voyais sous mes yeux d'énormes gâteaux aux raisins, de ceux que nous avions à la maison, dans le pays rhénan, quand j'étais enfant. Ils paraissaient sortir du four ; ils fumaient encore. L'eau m'en venait à la bouche. Une nuit, je rêvai d'un immense restaurant aux centaines de tables chargées de victuailles. J'étais l'unique convive. On me servait un

repas de capitaliste : soupe à la tortue, saumon du Rhin, du poulet, une glace et du champagne très sec. Je mangeais pendant des heures entières. Enfin, je me levais. Mais le garçon me disait :

« Les autres plats sont aussi pour vous, monsieur ! »

Puis, je me retrouvai sur ma paillasse. Il était six heures du matin. Le thermomètre, à l'extérieur de la fenêtre des cabinets, marquait trente-sept degrés au-dessous. Une tempête de neige passait, hurlante. Les brigades allaient partir au travail. Les prisonniers avaient l'air de momies. On ne voyait plus leurs yeux. Quand je regagnai mon lit, sur mes sabots, je pensai qu'après tout la faim était moins terrible que le froid.

L'opération aussi était un moindre mal, bien que faite sans anesthésie générale.

Le camp recevait une certaine quantité d'éther, assez faible, mais je n'en ai jamais vu donner sous le règne de Levchenko. Pour la raison bien simple qu'il le buvait. La pharmacie lui fournissait aussi, pour les anesthésies locales, de la novocaïne, mais il la vendait au dentiste, un Géorgien qui s'était fait une belle clientèle parmi les familles des officiers et de nos gardiens. Comme il était impossible, même pour Levchenko, de se passer absolument d'anesthésique, il diluait la solution, l'abaissant de 20 à 0,25 pour cent.

L'opération elle-même fut barbare. Levchenko avait fait preuve d'obligeance à l'égard d'un collègue en me prenant à l'hôpital, mais ses sentiments de camaraderie n'allaient pas jusqu'à sacrifier de l'anesthésique pour moi. J'ai moi-même réduit bon nombre de hernies avec anesthésie locale quand l'anesthésie générale était contre-indiquée, mais je ne me souviens pas d'avoir fait souffrir un malade.

Levchenko se dispensa de couper les nerfs intéressant la zone opératoire. Anesthésiant légèrement la peau, il fit une énorme coupure qui aurait suffi pour une césarienne. Après avoir attaché les artères, il anesthésia de nouveau, toujours en surface, puis recoupa, anesthésia encore, tout en respirant joyeusement au-dessus de la blessure. C'est là une méthode d'anesthésie inconnue en Europe, celle dite de Vichnievsky, d'après le grand chirurgien de ce nom. Pour finir, Levchenko mit son gros doigt dans la hernie elle-même.

Je crus plusieurs fois que j'allais m'évanouir de douleur. On se serait cru au Moyen Age. Un médecin tenait sous mon nez un flacon de sel ammoniac. Puis Levchenko recousit le muscle. Quand il en vint à recoudre la peau, les effets de l'anesthésique ne

se faisaient plus sentir. Il me fit sept points de suture et je crois n'avoir, de ma vie, autant souffert.

Comme il m'injectait un centimètre cube de morphine, faveur qu'on ne faisait pas à tout le monde, il me demanda :

« Eh bien ! l'anesthésique a fait son effet ? »

Je réunis mes dernières forces pour lui répondre :

« Excellent. »

C'était là un procédé barbare, mais qui avait l'avantage d'éviter tout risque de complications. Comme Levchenko n'usait pas d'éther, il n'y avait pas de danger de pneumonie. Le lendemain de l'opération, on retirait à l'opéré son bassin. Il devait se lever pour aller aux cabinets et, geignant, parcourir les vingt mètres du couloir au bras d'un infirmier. Pas de danger de thrombose. Pas d'érythème non plus. Quatre jours après l'opération, on donnait au malade un balai et il lui fallait balayer la salle sous la surveillance d'un médecin.

A moi étranger, il me fallut huit jours pour me remettre, lentement, de l'opération, tandis que les Russes opérés en même temps que moi travaillaient déjà dans l'arrière-cuisine, pour gagner un supplément de *kacha*.

La méthode sauvage de Levchenko ne déplaisait pas à ses compatriotes. Ils n'en connaissaient pas de meilleure. On mourait peu entre ses mains, aussi avait-il la confiance de tous. C'est une bonne chose d'avoir un chirurgien qui sait son métier, même s'il boit l'éther destiné aux anesthésies.

Neuf jours après mon opération, la Trofimovitch vint me voir. Levchenko lui présenta ses malades. Quand elle arriva à mon lit, elle dit aussitôt :

« Il peut sortir. »

— Impossible, répondit Levchenko.

— Pourquoi ? Il peut au moins travailler, au lieu de rester couché.

— Il a été opéré il y a huit jours. La blessure n'est pas refermée. Elle se rouvrira au moindre effort. »

Trofimovitch le regardait, indécise.

« Les ordres sont formels, reprit Levchenko. Le prisonnier opéré d'une hernie doit garder le lit pendant quatre semaines. »

Elle passa sans un mot.

« Avez-vous vu comment elle vous a regardé ? me dit mon voisin. Elle doit tuer les poissons dans l'eau, rien qu'en les zeytant ! »

De fait, elle a sur la conscience bien des morts.

De tout l'état-major du camp, cette Trofimovitch était une

des créatures qu'on haïssait le plus. En elle, pas la moindre parcelle d'humanité. Son mari, officier du N. K. V. D., travaillait dans un autre camp. En tant que médecin-chef, sa seule devise était : tirer le plus possible des prisonniers.

Je me souviens de deux cas, vus de mes yeux.

Un serrurier de Leningrad était arrivé au camp en même temps que moi. Il avait travaillé aux fameuses usines Poutilov, qui ont joué un rôle de premier plan lors de la révolution bolchevik. Il avait une grave maladie de cœur. Quelque temps après notre arrivée, je pus lui dire quelques mots au réfectoire :

« Comment allez-vous, Piotr Ivanovitch ? »

— Je travaille au fond.

— Mais c'est impossible ! Vous êtes malade, vous le savez. Il faut faire quelque chose !

— Je me présente chaque jour à la visite. On me donne de la digitaline et on m'exempte de travail pour deux jours. C'est tout. La Trofimovitch prétend que je suis un simulateur. »

Quinze jours plus tard, il s'évanouissait au travail et on le portait à l'infirmerie où on refusait de le reconnaître malade. Un mois plus tard, il mourait.

Le dernier jour — il sentait sa fin proche — il dit au médecin :

« Transmettez à cette s... de Trofimovitch le dernier message d'un simulateur invétéré ; dites-lui qu'elle en sait moins en médecine que le dernier urinal de tout l'hôpital. »

Une autre victime de cette femme fut un Ukrainien, arrivé, lui aussi, en même temps que moi à Vorkouta. Trofimovitch l'avait placé en moyenne catégorie, c'est-à-dire qu'il était considéré comme pouvant travailler en ville. Il eut quelques mauvaises crises. Son tour vint, un jour, de porter le pain de la brigade. L'effort l'épuisa. Alors que la colonne, revenant du travail, attendait l'ordre de rompre les rangs, il s'écroula à terre, mort.

Le seul prisonnier qui ait jamais réussi à tenir tête à Trofimovitch — du temps que j'étais à Vorkouta — était un simulateur à l'esprit inventif. Il ne quittait pas l'hôpital. Le voyant vigoureux, elle aurait bien voulu le renvoyer dans une brigade. Mais, dès qu'il apprenait qu'on discutait son cas, il imaginait quelque tour nouveau et réussissait à impressionner son public. Un jour qu'un groupe de charpentiers refaisait le plancher de la salle des malades, bondissant de son lit, il s'empara de la hache d'un ouvrier et se précipita tout nu dehors en criant qu'il allait fendre la tête à tout le monde.

Tout le personnel de l'hôpital parvint à le rejoindre après

une course furibonde et à le maîtriser. Trofimovitch le laissa tranquille pendant six semaines.

De nouveau en grand danger d'être renvoyé au travail, il se leva au milieu de la nuit, vida sa paillasse sur le plancher et y mit le feu. Puis, il donna l'alarme.

« Au feu ! Au feu ! »

En quelques minutes, ce fut le désordre le plus complet. Malades et blessés, usant leurs dernières forces, se traînèrent hors de leurs lits, cherchant à fuir l'incendie. La brigade de pompiers, appelée en hâte, l'éteignit rapidement et les plus valides des prisonniers assaillirent le « fou ». Mais Trofimovitch n'osa pas le renvoyer, dans la crainte qu'il ne se livrât à de plus dangereuses excentricités.

A chaque visite de la femme-médecin, il lui faisait des propositions :

« Je voudrais prendre un bain avec vous », lui dit-il un jour.

Et Trofimovitch de répondre avec une grande présence d'esprit :

« C'est entendu. Demain. Aujourd'hui, je n'ai pas le temps. »

Trofimovitch n'était pas sans deviner la haine qui l'entourait.

Peu après mon opération, des prisonniers tuèrent, au camp, un indicateur du N. K. V. D. On arrêta plusieurs Ukrainiens suspects. Le lendemain, Trofimovitch dit à un Ukrainien qui se plaignait de la catégorie dans laquelle il avait été placé :

« Je sais bien que vous me tueriez, si vous le pouviez, comme vous avez tué Khromov, mais il passera de l'eau sous les ponts de la Vorkouta avant que vous m'ayez. »

On arrêta d'autres Ukrainiens. Une commission spéciale vint enquêter.

« On cherche le meneur, me dit un aide-major letton. Ils ont peur des Ukrainiens parce qu'ils sont très nombreux. »

Ils formaient, numériquement, le groupe le plus fort dans le camp. On en comptait 1.800 sur 3.500 prisonniers. Soixante à soixante-dix pour cent d'entre eux venaient de l'Ukraine occidentale qui a fait partie de la Pologne jusqu'en 1939. Lemberg — Lwow en polonais — était leur métropole.

Il y avait de nombreuses raisons pour qu'il y eût au camp plus d'Ukrainiens de l'Ouest que de l'Est. La principale était que les Russes avaient eu auparavant tout le temps de décimer ou d'exterminer l'opposition politique de l'Ukraine de l'Est.

Il est impossible d'estimer avec quelque précision le nombre des victimes des Soviets en Ukraine, mais les appréciations les plus modestes atteignent le chiffre de six millions. Pour la plu-

part, des paysans arrêtés ou déportés lors de la collectivisation. Quant à la terrible famine de 1932, elle a fait trois millions de morts.

J'ai souvent entendu des témoins évoquer ces jours sombres.

« Il n'y avait pas de récolte à cause de la sécheresse. Le gouvernement ne nous livrait pas de grain. Nous n'avions absolument rien à manger. Pour finir, nous voulûmes gagner des régions moins déshéritées. Mais le gouvernement entoura de troupes toute la région privée de ressources et personne ne put passer. Il n'y a pas eu beaucoup de survivants. »

Jusqu'en 1941, le gouvernement fit tous ses efforts pour soviétiser l'Ukraine. L'étendue de son échec a été telle qu'au cours de l'été de 1941, après l'invasion allemande, les Ukrainiens se sont montrés prêts à prendre les armes contre leurs oppresseurs russes (1). Mais on eut bientôt qu'il n'était pas dans les intentions de Hitler de libérer l'Ukraine : il ne s'agissait pour lui que de remplacer le système d'oppression soviétique par le sien.

Un officier ukrainien me disait :

« Notre pays était prêt à fournir cinq millions d'hommes pour combattre les communistes — des soldats entraînés, de haute valeur, capables d'écraser le communisme comme il ne l'a jamais été. Avec leur appui, il n'y aurait pas eu la retraite devant Moscou ni de défaite allemande à Stalingrad. Le communisme aurait été, très vite, une chose du passé. Encore fallait-il que ces hommes pussent combattre pour la liberté, et non pour une nouvelle forme d'esclavage. »

Il se trouva néanmoins des Ukrainiens pour se former en bandes irrégulières combattant sur deux fronts, à la fois contre les Russes et les Allemands. Tragique situation qui ne les empêcha pas de lutter héroïquement pendant des années, sans espoir de tions de vie en Europe occidentale.

Envers les Allemands du camp, les Ukrainiens se montrent réservés. Les Allemands les ont déçus pendant la guerre et ils n'ont pas oublié les mauvais traitements qu'ont subis les Ukrainiens déportés par Hitler et employés dans les usines allemandes. Naturellement, la propagande soviétique a trouvé là une excellente occasion de dépeindre sous les couleurs les plus sombres les conditions de vie en Europe occidentale.

Ce n'est pas seulement pendant la Deuxième Guerre mondiale que les Allemands ont désappointé les Ukrainiens : ceux-ci n'ont

(1) Il était impossible à beaucoup d'Ukrainiens enrôlés dans l'armée rouge de passer dans la clandestinité. Les Russes avaient été assez habiles pour les incorporer dans des unités n'opérant pas en Ukraine.

pas oublié le conflit de 1914-1918. Le système d'occupation était différent, mais la politique de Berlin à l'égard de l'Ukraine était la même. Les Ukrainiens ont très bien compris que Hitler n'était pas seul à blâmer : c'était bien plutôt la politique traditionnelle de l'Allemagne à l'Est.

« C'est entendu, avaient-ils l'habitude de dire dans la discussion, nous admettons que vous ayez enfin compris l'absurdité de la politique allemande à l'Est, dans les deux guerres, celle du kaiser et celle de Hitler. Mais qui nous garantira que, s'il éclate un nouveau conflit entre les Soviétiques et l'Occident, le gouvernement allemand ne poursuivra pas chez nous la même politique de colonisation ? »

Ils savent fort bien que l'Allemagne et l'Ukraine se complèteraient l'une l'autre en échangeant des produits agricoles contre des produits manufacturés.

« Pour l'instant, disent-ils encore, c'est l'Ukraine qui permet au communisme de vivre. Sans nous, le gouvernement de Moscou ne pourrait pas tenir. La guerre l'a prouvé. Après l'occupation de l'Ukraine par Hitler, les bolcheviks ont été sur le point de faire leurs paquets. Et ils auraient succombé sans l'aide américaine. »

Aujourd'hui, les Ukrainiens se sentent attirés par l'Amérique, pour deux raisons :

« En premier lieu, les Américains sont le seul peuple capable de balayer les Soviétiques. De plus, ils n'ont aucun intérêt à nous refuser l'autonomie. Ils ont prouvé au monde entier qu'ils respectent le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. Il n'y a pas de raison pour qu'ils agissent différemment avec nous. »

Les Ukrainiens de l'Ouest sont les plus implacables ennemis des Soviétiques. Ils ont connu les libertés occidentales, ne serait-ce que sous « la domination polonaise ». Ils en savent le prix. Une partie importante de l'élite intellectuelle ukrainienne a étudié en Europe occidentale. Elle connaît Prague, Zürich, Paris et Berlin. La politique des Soviétiques en Ukraine occidentale est exactement celle qu'ils ont poursuivie en Ukraine orientale depuis 1917. Une de leurs premières mesures a été de décréter la collectivisation des terres et elle a été appliquée avec rigueur. Le paysan de l'Ouest ukrainien s'est vu retirer ses terres et condamner au travail en ferme collective. La population tout entière a voulu résister, d'où déportations en masse de *koulaki* (1) et de « saboteurs ». L'élite intellectuelle ne fut pas davantage épargnée. On arrêta professeurs, médecins et anciens fonctionnaires. Ce faisant, on voulait décapiter

(1) Paysans aisés.

le peuple ukrainien. Mais, en dépit de leurs efforts, les Soviets ne sont pas parvenus à faire accepter leur politique.

Parmi les gens d'âge, on se souvient encore avec nostalgie du bon vieux temps, sous les Habsbourgs. Il est émouvant d'entendre un vieux paysan ukrainien parler de l'empereur François-Joseph. Beaucoup d'Ukrainiens avaient servi dans les hussards impériaux, dont l'archiduc François avait été colonel. Quiconque avait une supplique à adresser pouvait arriver jusqu'à lui. Il tapait sur l'épaule du cavalier et lui promettait d'en toucher un mot à son capitaine. Si l'un de ses vieux soldats avait affaire aux juges, par exemple au sujet d'un lopin de terre, et qu'il vint à perdre son procès, il pouvait toujours écrire à l'empereur et sa lettre ne restait jamais sans réponse.

« Et voyez notre situation, aujourd'hui ! On nous a tout pris et rien ne sert d'écrire : on ne nous rend pas un pied de terre. Et si vous refusez de labourer votre vieux champ avec votre propre cheval — qui n'est plus à vous — on vous envoie dans un camp de travail pour vingt-cinq ans ! »

Ensemble, ils souffrent et meurent : les anciens qui se souviennent de François-Joseph et les jeunes qui étaient encore des enfants en 1941. Les Soviets ont déporté la fleur du peuple ukrainien à Vorkouta. Non pas seulement les hommes, mais aussi les femmes et les jeunes filles.

Toute l'Ukraine attend, espère la guerre sans laquelle elle ne retrouvera jamais la liberté. Cette guerre sera dure, mais les Ukrainiens sont prêts à en souffrir les pertes. Ils sont convaincus que la liberté est à ce prix.

A l'aube du grand jour, des milliers de partisans se jetteront dans les bois où sont enterrées leurs armes et tout le pays se révoltera.

« Nous voulons des armes, c'est tout ! Des armes ! répètent-ils sans cesse. Nous nous chargeons du reste. »

Ceux qui les connaissent bien savent qu'il ne s'agit pas d'une forfanterie.

Parfois, au milieu des nuits calmes, le vent qui souffle dans les carrières des bords glacés de la Vorkouta apporte le murmure des voix des femmes ukrainiennes. Elles chantent. Les sœurs, les femmes, les fiancées de nos compagnons ukrainiens travaillent à quelques centaines de mètres de nous. De notre baraquement, on voit le reflet du feu auprès duquel elles se chauffent dans la nuit arctique. Leurs chants sont les plus beaux du monde. Leurs voix de soprano s'allient pour conter l'histoire du soldat parti pour défendre son pays. Il reste au loin longtemps, mais un jour il revient.

dra victorieux et celle qui l'a attendu passera à son cou une guirlande de fleurs.

Des 3.500 prisonniers du camp 9/10, environ 1.500 étaient Ukrainiens. Puis venaient 800 Lituaniens, 300 Lettons, 300 Russes, 200 Estoniens et 190 Allemands (dont 120 d'Allemagne et 70 de l'Union Soviétique). Mais cette énumération est loin d'être complète et de comprendre toutes les nationalités représentées. On comptait encore :

30 Géorgiens. A les entendre parler, on avait l'impression que Staline était le seul communiste jamais venu de Géorgie ;

25 Arméniens, dont plusieurs étaient de Grèce ou d'Egypte et que des offres tentantes de rapatriement par les autorités soviétiques avaient attirés en Russie ;

25 Polonais, généralement d'anciens partisans ayant combattu les Allemands pendant la guerre ;

20 Roumains, comprenant plusieurs membres de la Garde de Fer de Codreanu ;

15 Grecs soviétiques, descendants de ces Grecs émigrés en Asie deux mille ans plus tôt ;

10 Hongrois, pour la plupart anciens officiers passés dans la clandestinité après l'occupation de la Hongrie par les Russes ; certains avaient connu le cardinal Mindszenty ;

10 Autrichiens, dont plusieurs du Schutzbund, qui avaient émigré en Russie après la révolte socialiste de 1934 ;

8 Chinois, anciens membres des armées de Tchang Kai-shek ;

6 Japonais, pêcheurs de l'île de Hokkaïdo, la plus septentrionale du Japon, jetés par la tempête à l'intérieur des eaux territoriales soviétiques, conduits par un patrouilleur à Vladivostok et condamnés à vingt-cinq ans de bagne pour espionnage ;

5 Finlandais ;

3 Yougoslaves ;

2 Persans du Nord, arrêtés à l'époque où, après la guerre, les Russes occupèrent temporairement leur pays : c'étaient d'anciens fonctionnaires qui avaient été enlevés de la même façon que les fonctionnaires allemands à Berlin ;

2 Hollandais, arrêtés en zone russe après la fin de la guerre ;

1 Français nommé Roger Marquet, déporté en Allemagne par les nazis, qui avait commis la faute de rester dans la zone d'occupation après la guerre ;

1 Tibétain ;

1 Américain.

Ce dernier était un jeune journaliste, ex-communiste venu à

Moscou de son plein gré et condamné à vingt-cinq ans de bagne pour avoir pris contact avec son ambassade à Moscou.

Le Tibétain s'appelait Babaï. Il venait du Tibet central où il avait été l'heureux propriétaire de plusieurs douzaines de yaks et de huit cents brebis. En leur compagnie, ainsi que celle de ses cinq femmes, de ses vingt-cinq enfants et d'une cinquantaine de parents ou d'alliés, il avait traversé le Tibet et pénétré sur le territoire d'une des républiques soviétiques mongoles. Un beau jour, une auto blindée russe était apparue et l'avait arrêté pour espionnage. Babaï savait les noms de ses yaks et de ses plus belles brebis, mais ne se souvenait qu'en partie de ceux de ses enfants. Il était violemment anticommuniste parce que l'équipage de l'auto blindée avait tué sa plus belle brebis et l'avait mangée.

Enfin, il y avait encore des représentants de nombreuses races de l'Union Soviétique : Cosaques, Uzbeks, Moldaves, Kirghiz, Tadjiks, Turkmènes, Tatares, Bachkirs, Mongols, Mordvins, Yakoutes, Circassiens.

Deux des prisonniers étaient de la région de Vorkouta, des Komis. Je leur demandai un jour comment il se faisait qu'ils ne se fussent pas enfuis depuis longtemps.

« A quoi bon s'y risquer ? C'est impossible », me répondirent-ils avec conviction.

Et ils devaient savoir ce qu'ils disaient.

J'avais beaucoup d'amis parmi les prisonniers baltes. La situation des habitants de ces pays est aussi tragique que celle des Ukrainiens.

Mon officier de santé, prisonnier comme moi, me parlait souvent de sa patrie.

Il existe certain proverbe russe qui dit : « Lénine a fait la révolution avec l'intelligence juive, la stupidité russe et le courage letton. »

La légendaire bravoure des divisions volantes lettonnes pendant la guerre civile est un sujet que n'aiment pas évoquer les Lettons confinés dans les camps de Vorkouta. Mais il faut reconnaître que l'héroïsme de la 19^e division lettonne, qui combattit les Russes pendant la dernière guerre et qui finit par se faire cerner dans la poche de Courlande, n'est pas moins reconnu. Et ses survivants sont allés rejoindre les vieux révolutionnaires lettons de 1917. Il y avait au camp un médecin de soixante-dix ans qui avait été un ami de Lazis et de Peters, les fondateurs de la Tcheka avec Dzerjinsky. Il avait connu personnellement Lénine et Trotsky. A la fin de sa vie, il n'était pas moins antibolchevik que les jeunes gens

qui avaient combattu dans les unités lettonnes côte à côte avec l'armée allemande.

Les difficultés politiques de la Lettonie avec les Soviets remontent à la guerre civile, lorsque le jeune Etat balte eut à défendre son existence contre les bolcheviks. Pendant les deux décennies qui suivirent, la politique intérieure lettonne fut nettement anti-russe. Aussi, quand les Soviets occupèrent le pays en 1940, leur premier soin fut-il d'écarter toutes les personnalités jugées dangereuses et opposées à l'établissement d'un système « vraiment démocratique ».

Mais, entre cette date et l'été de 1941, ils n'eurent pas le temps d'appliquer totalement leur politique. Depuis lors, ils ont de trois façons rattrapé le temps perdu : en déportant environ la moitié de la population lettonne en Sibérie ou en Asie centrale ; en condamnant aux travaux forcés des centaines de milliers de Lettons qui avaient pris les armes contre l'Union Soviétique et, enfin, en important plusieurs millions de Russes en Lettonie. Riga, par exemple, qui comptait avant la guerre 300.000 habitants, en a aujourd'hui un million — des Russes. Les Lettons envoyés à Vorkouta ces dernières années déclarent que la ville est totalement russifiée. La langue russe prédomine dans les écoles. La plupart des théâtres jouent des pièces russes. Cette russification, qui s'est révélée impossible avec une nation de cinquante millions d'Ukrainiens et qui demandera toute une génération pour les quatre millions d'Allemands éparpillés dans l'Union Soviétique, progresse très vite en Lettonie. Les mariages entre Russes et jeunes Lettonnes — elles sont fameuses pour leur beauté — se font de plus en plus fréquents, pour la simple raison qu'il n'y a plus d'hommes en Lettonie.

Au point de vue politique, ce qui est vrai des Ukrainiens l'est aussi des Lettons. Ceux-ci sont immunisés contre le communisme parce qu'ils le connaissent trop bien.

Ils sont bien disposés envers les Allemands. Pour la jeune génération, les années d'oppression sous les barons baltes — qui ont poussé tant de Lettons dans l'armée rouge en 1917 — ne sont plus guère qu'un souvenir historique. Après la division des biens de la classe supérieure, les Lettons ont vécu en paix avec la minorité allemande. A l'encontre des Ukrainiens, ils n'ont pas souffert de la « politique orientale » allemande des deux grandes guerres. Il n'y a pas eu entre eux de « point sensible », comme entre Lituanien et Allemands à Memel.

Presque tous les Lettons parlent allemand et beaucoup d'entre eux ont étudié en Allemagne ou y ont vécu pendant la guerre. Il y a parmi eux, à Vorkouta, beaucoup de gens instruits, capables de

comprendre les problèmes politiques, et cette faculté les rapproche des Allemands. Les Lettons sont, de tendance, beaucoup moins nationalistes que les autres pays assujettis par l'Union Soviétique. Ils n'ont pas de revendications territoriales, ce qui leur donne un avantage sur les Lituanais par exemple, prêts à mettre la Pologne à feu et à sang pour la question de Wilno, ou sur les Polonais prêts à ravager la Lituanie pour le même sujet — comme sur les Ukrainiens qui n'oublient pas leur oppression par les Polonais ou les Russes.

Dans les années qui ont précédé l'occupation soviétique, les Lettons avaient fait d'énormes progrès et ils en tiraient grande et juste fierté. Ils avaient pris pour modèle le Danemark et, si les affaires du monde avaient tourné autrement, ils ne seraient pas loin, aujourd'hui, d'avoir égalé leur modèle.

J'ai eu pour voisin de lit à l'hôpital, pendant huit jours, un Estonien du nom de Richard. Il parlait parfaitement l'allemand.

Les Estoniens sont aussi intransigeants à l'égard des Russes que les Lettons. Richard ne parlait pas un mot de russe. Je lui demandai depuis combien de temps il était au camp.

« Depuis six ans, me dit-il.

— Comment se fait-il que vous n'avez pas appris le russe ?

— Je n'y tiens pas. »

Réponse typique. L'antipathie pour l'Union Soviétique est si forte que l'Estonien se refuse à apprendre la « langue officielle ».

Richard travaillait au « fond ». Il était essentiel qu'il pût communiquer avec ses compagnons de brigade. Il était bon mineur et on avait besoin de lui. Son chef n'entendait pas se priver de ses services.

« Comment vous faites-vous comprendre ? lui demandai-je.

— En estonien. Les Russes ont été forcés de l'apprendre. Que pouvaient-ils faire d'autre ? »

Les Estoniens sont les meilleurs travailleurs du camp. Ils sont très industriels, avarés de mots et savent se suffire à eux-mêmes. Ils restent en rapports constants avec les leurs, au pays. A l'exception, peut-être, des Lituanais, ils reçoivent plus de colis que les autres groupes du camp. Les visites n'étant pas autorisées à l'hôpital, les compatriotes de mon voisin lui faisaient passer son jambon par la fenêtre et il le partageait avec moi.

L'Estonie est, relativement, l'une des républiques les plus prospères de l'Union Soviétique. Dans les lettres publiées en première page de la *Pravda* et commençant par « Cher camarade Staline », qui donnent des détails sur les succès remportés par les fermes collectives et les républiques associées dans « l'accomplissement

de leurs plans de production », les vaches estoniennes tiennent toujours la place d'honneur. L'Estonie est la seule république de l'Union Soviétique dont les vaches produisent plus de vingt litres de lait par jour. Ce n'est pas à la collectivisation que l'Union Soviétique est redevable de ces succès, mais au fait qu'elle n'est pas encore parvenue à ruiner complètement une agriculture qui était, avant 1940, développée avec autant d'ardeur que celle de la Lettonie ou de la Lituanie.

Un certain nombre d'Estoniens ont, visiblement, du sang suédois dans les veines. Ils sont grands et blonds, avec des yeux bleus. Ils descendent de ces émigrants suédois venus dans le pays avec Charles XII.

La force des Estoniens est légendaire. Mon ami Richard m'en donna un exemple : un paysan estonien, ayant dételé son cheval, s'efforçait de tirer sa voiture dans une forte côte ; un passant lui demanda pourquoi il travaillait à la place de son cheval. « Pourrais-je demander à cette bête de faire ce que je puis à peine faire moi-même ? » lui répondit le paysan.

Mâtinés de Suédois, ils sont d'origine finno-ougrienne, et, donc, parents des Finnois, des Komis et des Magyars. Il y a de nombreux points de contact entre leurs langues — les chiffres, notamment.

Je me trouvais un soir en compagnie d'un Estonien, d'un Finnois, d'un Komi et d'un Hongrois. Aucun d'eux ne savait les liens de race qui les unissaient et ils crurent à une plaisanterie quand je leur dis qu'ils étaient cousins. Mais, au cours d'une brève conversation, ils relevèrent plus de cinquante mots communs aux quatre langues et durent reconnaître l'existence entre eux d'une parenté remontant à plusieurs milliers d'années, du temps où ils ne formaient qu'une seule famille, quelque part dans les steppes de l'Asie centrale.

L'élite estonienne a reçu une culture beaucoup plus étendue qu'il n'est d'usage en Europe occidentale. L'exiguïté même du pays la contraint à étudier les langues européennes les plus importantes. Dans la capitale, Tallinn, les enfants avaient à choisir entre plusieurs écoles dans lesquelles on parlait estonien, allemand, français ou anglais. En 1918, le gouvernement estonien fut assez sage pour ne pas troubler la grande tradition scientifique de l'université fondée par les Allemands à Tartu ; bien au contraire, il a tenu à l'encourager.

Les Estoniens sont très populaires au camp parce qu'ils sont calmes, travailleurs et implacables dans leur haine du système soviétique. Pas un Estonien n'admettra qu'on porte la main sur lui. On

m'a conté un incident qui s'était produit sur un chantier de construction un peu avant mon arrivée.

Un surveillant russe, « travailleur libre », s'était pris de querelle avec une jeune Estonienne et l'avait frappée. Le lendemain, elle était entrée dans la petite hutte du surveillant, avait refermé la porte sur elle et lui avait dit tranquillement :

« Si vous croyez en Dieu, dites vos prières, car je vais vous tuer ! »

Et elle avait sorti de dessous son *bouchlat* une hache.

Le Russe s'était jeté sur elle, mais la fille était de bonne souche paysanne et lui avait fendu la tête avec la même aisance qu'elle coupait du bois dans la cour de sa ferme.

Que peuvent faire les Russes avec un tel peuple ? Rien d'autre évidemment que le disperser. Ils ont donc recours à la déportation en masse. Entre l'occupation de l'Estonie en 1940 et le mois de juin 1941, deux cent mille Estoniens sont partis pour la Sibérie. Le nombre des « évacués » de 1944 se monte à environ la moitié de la population totale du pays, qui était de 1.100.000 habitants.

Les visites de Trofimovitch à l'hôpital avaient lieu deux fois par semaine et, chaque fois, elle me lançait ce fameux regard « capable de tuer les poissons dans l'eau ». Trois semaines après l'opération, elle s'arrêta devant mon « lit » :

« Il y a assez longtemps qu'il est ici ! dit-elle. »

— Il est encore bien faible, dit Levchenko. Il souffre de sous-nutrition.

— Eh bien ! encore huit jours. Mais ce sont les derniers ! »

Huit jours plus tard, elle m'inscrivait dans la même catégorie qu'avant : bon pour le travail moyen. J'étais affecté à une brigade travaillant à la scierie, à la tête du puits.

Cette nouvelle brigade était composée exclusivement d'anciens partisans lituaniens pris les armes à la main — des « durs ». On les nourrissait d'ailleurs fort bien : ils avaient droit à la ration n° 3, avec ses deux livres et demie de pain par jour auxquelles venait s'ajouter ce qu'ils recevaient de chez eux ou de l'organisation lituanienne d'aide aux prisonniers, sans compter les bénéfices qu'ils faisaient sur le bois.

A Vorkouta, mines et camps sont administrés séparément. Si un camp veut faire construire un nouveau baraquement, il lui faut acheter le bois, tout comme la mine achète le bois de mine qui lui est nécessaire. L'administration du camp a donc tout intérêt à voler le bois de la mine, et sur ce point — le seul — ses intérêts coïncident avec ceux des prisonniers. Il est dans les intérêts des

prisonniers d'avoir des baraquements neufs et plus nombreux. Ils volent pour améliorer leurs conditions d'existence, aussi bien que pour le profit qu'ils en retirent.

Les Lituaniens volaient donc le bois.

Il y avait dans le chantier un traîneau qui servait à transporter du bois. Nous formions l'équipe de nuit et, quand notre surveillant — celui de la mine — allait se coucher, les Lituaniens chargeaient le traîneau et le plaçaient au haut d'une forte pente, à vingt mètres environ de la porte du camp. Les gardes ne voyaient aucun inconvénient à ce que nous rentrions du bois. On nous signalait « voie libre » ; la porte s'ouvrait et trois de nos hommes, poussant le traîneau, passaient rapides comme l'éclair devant la maison de garde et disparaissaient derrière la boulangerie. Celle-ci n'était pas seule à recevoir ce supplément de bois : c'était aussi le cas de la cuisine et de quelques baraquements. Le bois servait, soit pour les feux, soit pour la charpente ou la menuiserie.

Les Lituaniens recevaient, pour leurs bons offices, une ration supplémentaire.

« Si vous travaillez comme il faut, me dirent-ils, vous verrez comme vous serez bien avec nous ! »

J'aurais voulu rester avec eux, mais c'était impossible. Ce travail exigeait trop d'un convalescent dans un métier nouveau pour lui. Toute une semaine, je déchargeai des wagons, j'aidai à déplacer des troncs d'arbres, je tirai sur la scie à deux mains.

« Vous n'êtes pas bon travailleur, me dirent mes Lituaniens. Il est vrai que vous êtes médecin : on ne peut pas vous demander d'être en même temps bon ouvrier. Mais vous avez de la bonne volonté et vous arriverez. »

Ce travail était au-dessus de mes forces, je le sentais bien. Quant à me faire aider par mes camarades, il ne fallait pas y songer. Ils avaient assez à faire pour terminer leur tâche à temps, c'est-à-dire avant l'arrivée de l'équipe de jour.

Il n'y avait plus pour moi qu'à essayer de me faire transférer au groupe des vieux occupés aux travaux légers.

Un soir, je m'en ouvris à mon ami Richard, l'Estonien, et lui exposai ma situation.

« Il faudrait me blesser au poignet, avec une bûche. »

— Vous savez ce que vous risquez. S'il y a fracture, il se peut que vous gardiez le poignet raide.

— Dans ce cas, on ne pourra pas me remettre en troisième catégorie.

— C'est bien. Allons-y. »

J'avais tout préparé. La neige s'était accumulée dans un coin

du camp. On y était à l'abri de tout regard indiscret. J'y avais caché une forte pièce de bois. Je posai ma main sur le rebord d'une chaudière et indiquai mon poignet à Richard.

« Ici, exactement.

— Faut-il taper très fort ?

— Pas de toutes tes forces.

— Entendu. »

Il leva les bras et je fermai les yeux.

Le coup me paralysa toute la main. La douleur, supportable d'abord, se fit atroce. Je rentrai pour me coucher jusqu'à l'heure du réveil ; nous devions partir à sept heures et demie du soir prendre notre service de nuit. Je travaillai toute la nuit, jusqu'à cinq heures du matin. Puis, j'allai voir le chef-surveillant, un prisonnier russe, et lui dis que je m'étais fait écraser la main entre deux madriers.

« Faites voir ! »

J'ôtai mon gant fourré. Le poignet était intact, mais la main était gonflée, informe.

« Quand cela est-il arrivé ?

— Vers minuit.

— Pourquoi n'avez-vous rien dit ?

— Cela ne me faisait pas très mal. J'ai cru que ce ne serait pas grand-chose.

— Venez avec moi au poste de secours. »

Je le suivis. Le médecin de service examina la blessure et me regarda d'un air de soupçon. Les mutilés volontaires n'étaient pas rares.

« Avez-vous des témoins ?

— Autant que vous voudrez.

— Les os de la main sont brisés. Incapacité temporaire de travail, dit le médecin. Il faudra faire un rapport. »

Ce n'était pas du goût du surveillant. Tout accident lui faisait perdre le bénéfice de certaines primes en nature : rations supplémentaires de lait, de tabac ou de sucre. Il allait être privé de ses privilèges pour huit jours.

« Je vais vous dire ce que nous allons faire, me confia-t-il. Nous allons nous arranger entre nous. Vous n'irez pas à l'hôpital, mais le médecin viendra vous donner des soins. Vous resterez à la brigade et continuerez à toucher vos rations n° 3. Dix jours d'exemption de service, après quoi on vous donnera un travail léger. »

Je n'y voyais pas d'inconvénient. Je profitai de mes dix jours

de congé pour dormir et me refaire. Le soir, je bavardais avec les Lituaniens de ma brigade.

Je m'étais lié avec deux jeunes professeurs, deux inséparables. Comme beaucoup d'autres prisonniers du camp, ils étaient avides de se renseigner sur l'Allemagne et l'Europe. En contrepartie, ils me parlaient de la Lituanie.

Ainsi que toute la jeune génération balte, ils étaient très fiers des remarquables progrès de leur pays entre 1919 et 1940. Ils m'exposaient les principes sociaux sur lesquels leur Etat s'était fondé, et force était de reconnaître que ceux-ci étaient des plus modernes.

La Lituanie apparaît en tant qu'Etat souverain à l'écroulement de la Russie tsariste. Le duc d'Urach, auquel on avait offert la couronne royale, l'avait acceptée et s'était mis à apprendre le lituanien. Il le parlait fort bien quand éclata en Allemagne la révolution de novembre qui détrônait tous les princes allemands. La démocratie était partout à l'ordre du jour et les Lituaniens décidèrent de suivre le mouvement. Ils se mirent en république. Ils combattirent les bolcheviks, mais durent, grinçant des dents, laisser les Polonais occuper Wilno. Ils se mirent à relever les ruines de la guerre.

Lettons et Estoniens sont en grande majorité protestants, mais la Lituanie tout entière est catholique. Leurs chefs religieux avaient eu le loisir d'étudier de près le communisme. Contrairement à l'attitude prise ailleurs par l'Eglise romaine, ils ne se contentèrent pas de condamner les théories de Moscou ; ils veillèrent à ce que les Soviets ne prissent pas pied chez eux et se mirent à jeter les bases d'un gouvernement solide et stable.

Quelques années après 1918, ils décrétèrent la réforme agraire d'après laquelle tout paysan devait recevoir autant de terre qu'il lui en fallait pour nourrir sa famille, soit, en moyenne, dix hectares. Ils créaient ainsi une paysannerie aisée. Les perfectionnements techniques de l'agriculture étaient venus faire le reste et instaurer la prospérité.

Cette politique rurale s'appuyait sur l'Eglise et, en particulier, sur les encycliques de Léon XIII.

Je décrivis de mon mieux à mes deux Lituaniens la vie des paysans italiens et leur présentai un Allemand très versé sur ces questions et qui les avait étudiées sur place. Ils se montrèrent stupéfaits.

Le gouvernement lituanien, lui, ne s'était jamais désintéressé de ses paysans petits propriétaires. Il avait favorisé la spécialisation de la production agricole, l'élevage du porc et de la volaille. La Lituanie produisait d'énormes quantités d'œufs qu'elle exportait

vers l'Allemagne. Puis, Hitler avait fermé la frontière allemande aux oies lituaniennes. C'était au temps où les relations germano-lituanien-
niennes se tendaient : l'occupation de Memel était imminente.

Le gouvernement de Kaunas eut recours à des mesures énergiques. Une partie des traitements des fonctionnaires de tout rang se trouva dès lors payée en nature : en oies. L'armée, qui ne comptait guère plus de 50.000 hommes, fut mise au régime de l'oie pendant six mois. Des Lituaniens du camp, bon nombre avaient fait leur service militaire à cette époque.

« On nous étouffait d'oie », disaient-ils.

Cette histoire faisait ouvrir aux Russes des yeux immenses. Je demandai un jour aux citoyens soviétiques d'une brigade (Ukrainiens, Lettons et Lituaniens mis à part) s'ils avaient mangé de l'oie. La réponse fut que les ouvriers des villes en ignoraient même le goût ; les paysans en avaient mangé avant la collectivisation, jamais depuis.

L'oie lituanienne était devenue au camp une sorte de symbole politique. Il n'était pas rare d'entendre un chef de brigade tancer vertement un Lituanien et lui reprocher sa paresse en ces termes :

« Oui, tu aimes bien l'oie, toi, mais tu n'en fais pas lourd. »

Peu à peu, je m'étais fait des amis de mes deux Lituaniens et ils en vinrent à se préoccuper du salut de mon âme. La religion jouait chez eux un rôle si important qu'ils ne concevaient pas qu'on pût se passer du réconfort de l'Eglise. Un jour, l'un d'eux me demanda si je voulais aller à la messe.

« Vous pouvez assister régulièrement aux offices. »

C'était me prouver leur confiance en moi et aussi leur affection, et je ne pouvais pas refuser cette offre. Poussé donc par l'amitié et aussi par la curiosité, je les suivis.

La messe était dite dans une galerie abandonnée de la mine, à quelque deux cents mètres sous terre. Cette nuit-là, mes deux compagnons et moi, nous nous hâtâmes de finir notre tâche. Je compris que notre chef de brigade était au courant. Il nous avait donné un travail que nous devions achever vers quatre heures du matin.

A l'heure dite, nous quittâmes le chantier des bois et gagnâmes l'entrée du puits. Une intense activité y régnait. Les bennes sortaient régulièrement. Passant sous le transporteur, nous descendîmes dans la mine.

Après avoir suivi des galeries occupées et traversé des carrefours encombrés d'ouvriers, nous nous engageâmes dans un boyau qui nous mena à une petite crypte. Une planche fixée à la paroi

du fond figurait l'autel. Deux lampes de mineur éclairaient la scène et deux chandelles brûlaient sur l'autel. Des hommes se tenaient debout, silencieux, une vingtaine peut-être, abîmés dans leurs prières. Ils se sentaient en sécurité : pas un soldat tenant à la vie ne se serait risqué au fond de la mine.

L'un des prisonniers se détacha du groupe. D'apparence, il ne se distinguait pas des autres. Ses vêtements étaient aussi sales que ceux de ses compagnons. Un second prisonnier le suivait : l'assistant. Il posa sur l'autel un minuscule calice et un petit missel qu'il ouvrit.

La messe commença. L'assistant secoua une clochette à l'élévation. L'officiant présenta l'hostie. Les fidèles à genoux battaient leur coulepe. Plusieurs communieraient. Puis le prêtre nous bénit et nous repartîmes silencieusement comme nous étions venus.

Quelques mois plus tard, j'eus l'occasion d'examiner le calice. Les prisonniers l'avaient fait eux-mêmes, au marteau, dans un petit lingot d'argent. Le linge qui l'abritait était lui aussi de dimensions réduites. Les hosties étaient de vraies hosties envoyées très légalement par des parents de prisonniers. Aux gardiens, qui n'en avaient jamais vu, on déclarait qu'il s'agissait d'un pain lituanien spécial. Le vin venait de Crimée et il était introduit en fraude par des mineurs lituaniens « libres » travaillant à la mine. Quand il manquait, les Lituaniens en fabriquaient avec des raisins secs qu'ils faisaient fermenter. On m'assura qu'à Pâques les trois quarts de la population lituanienne communiaient.

Les prêtres du camp sont investis par l'Eglise de pouvoirs spéciaux qui leur permettent de masquer leur activité. Le prêtre peut déléguer à ses suivants le droit d'administrer les sacrements. Une boîte de cigarettes passe de main en main : elle ne contient que six cigarettes au lieu de douze, mais aussi un linge propre entourant l'hostie. Quatre hommes se la partagent.

La vie religieuse des Lituaniens et des Ukrainiens contribue fortement à leur équilibre mental. Les suicides sont extrêmement rares, alors que les duretés de l'existence de bagnard tendraient à faire supposer le contraire.

Durant tout mon séjour à Vorkouta, je n'ai entendu parler que d'une seule tentative. Un artiste juif s'était, de désespoir, coupé les veines du poignet parce qu'il ne recevait pas l'autorisation de correspondre avec sa famille. Soigné et sauvé, il fut condamné à six mois de cellule pour « sabotage industriel ».

L'un des Lituaniens les plus respectés du camp était un certain Catapulte, ainsi surnommé parce qu'il était expert en jiu-jitsu.

C'était un petit homme mince qui passait complètement inaperçu. Il travaillait avec moi au chantier (1).

Les brigades travaillaient au-dehors par tous les temps, quel que fût le froid. Les chariots devaient être déchargés une heure au plus après leur arrivée. Une nuit, par cinquante degrés au-dessous de zéro, au plus fort d'une tempête de neige, Catapulte refusa de décharger les voitures. Le chef de brigade le prit par les épaules et, d'une bourrade, voulut le renvoyer à son travail. D'un coup du tranchant de la main, Catapulte l'atteignit à la glande thyroïde et le chef de brigade se retrouva à terre.

Quand il eut recouvré ses esprits, il se plaignit au surveillant. Celui-ci vint trouver Catapulte qui était revenu auprès du poêle, dans la hutte.

« C'est cette demi-portion qui vous a démoli ? dit-il, et, se tournant vers les hommes : Vous l'avez aidé, vous autres, bien sûr ! »

— Je vous descendrai aussi de la même façon si vous y tenez ! » dit Catapulte.

Le surveillant, un colosse, se mit à rire.

« On va voir ça tout de suite, répondit-il. Sortons ! »

Toute la brigade avait arrêté le travail pour mieux voir ! Le surveillant retira son *bouchlat*. Catapulte ne bougeait pas.

« Alors ? dit le surveillant. Que vais-je te faire ? »

— Ce que vous voudrez », répondit Catapulte.

Le surveillant le prit par les épaules. Le combat ne dura qu'une fraction de seconde. Catapulte, saisissant son adversaire aux poignets, se coucha sur le dos, l'entraînant dans sa chute et, d'un coup de genou dans le ventre, l'envoya donner la tête la première sur une poutre qui se trouvait derrière lui. Le surveillant ne reprit connaissance qu'après un bon quart d'heure.

De ce jour, surveillants et chefs de brigade traitèrent Catapulte avec un immense respect. On lui épargnait toute tâche pénible. Quand soufflait une tempête de neige, il était autorisé à travailler à l'abri.

Quelques mois plus tard, en 1951, le nombre des nationalités représentées à Vorkouta s'accrut d'une unité.

C'était une de ces nuits claires pendant lesquelles le soleil ne fait qu'effleurer l'horizon. Sérioja et moi, nous travaillions au

(1) Nous lui avons laissé le nom de catapulte (*catapult* dans la traduction anglaise). L'édition allemande mentionne un nom se traduisant par « tranchant de la main » et qui désigne le coup appelé, par les pratiquants français du judo et du jiu-jitsu, « atemi à la thyroïde » (*atemi* est un mot japonais). (Note des Éditeurs).

crassier. Le dépôt avait envoyé plus de wagonnets que nous ne pouvions en décharger et notre chef de brigade avait demandé des renforts. Une demi-heure plus tard, trois prisonniers se présentèrent. L'un d'eux portait un *bouchlat* neuf et son visage avait la pâleur des prisons.

« Regarde ! me dit Sérioja. Un nouveau ! D'où peut-il venir, celui-là ? Pas du paradis des travailleurs, en tout cas. »

Après discussion, nous décidâmes qu'il devait être balkanique : Yougoslave ou Bulgare.

Le chef de brigade lui assigna une place au bas de la pente sur laquelle nous travaillions. Il se mit à manier maladroitement sa pelle.

« Un étudiant ou quelque chose comme ça, dit Sérioja. Regarde un peu comme il s'y prend ! »

Nous résolûmes de prendre le nouveau avec nous :

« Hé, toi ! Viens par ici ! On a besoin de toi. »

Il nous regardait, indécis. Nous étions au milieu de la pente et notre seule tâche consistait à faire glisser jusqu'en bas les crasses qu'on chargeait en haut. Travail salissant, mais facile.

« Avec nous, tu n'en feras pas lourd, reprit Sérioja, persuasif. Ça descend tout seul. Ne t'en fais pas pour ton *bouchlat* neuf : dans huit jours, tu seras aussi sale que nous. D'où arrives-tu ? »

— De la Loubianka !

— Alors, monte avec nous. Ceux qui viennent de la Loubianka ne font rien le premier jour. »

Sérioja, à force d'éloquence, parvint à convaincre le chef de brigade de l'impossibilité où nous étions de nous passer du nouveau venu qui s'empressa de nous rejoindre.

« Assieds-toi une minute. De quel pays es-tu ? »

— De Macédoine. Je m'appelle Kolensis.

— Quelle ville ?

— Salonique.

— Y... ! f... m... ! (1) dit Sérioja. Rien que ça ! Comment as-tu fait pour échouer à Vorkouta ? »

Le rire de l'homme montra une double rangée de dents éblouissantes :

« J'étais un partisan de Markos. »

— Et alors ? »

Il se mit à nous poser lui aussi des questions. Dès qu'il eut

(1) Il s'agit ici d'un juron russe très courant et d'une telle obscénité qu'on l'appelle « le juron inimprable ».

que j'étais Allemand, et ne connaissant pas ma langue, il me parla français. J'appris ainsi son histoire.

Il était avocat et avait combattu les Allemands dans les montagnes du nord de la Grèce. Après la retraite allemande, il avait lutté sous les ordres du général Markos contre les monarchistes grecs et les Britanniques. Il avait fini par être nommé commandant à l'état-major.

« Nous n'avons jamais été plus de trente-cinq mille hommes au total, me dit-il. Mais, dans les monts Grammos, l'ennemi ne pouvait pas user de la supériorité que lui donnaient ses tanks et ses avions. Tito nous approvisionnait, nous renforçait. S'il ne s'était pas brouillé avec Staline, nous serions encore là-bas. »

Mais la Yougoslavie avait cessé d'aider les insurgés et Markos avait envoyé des appels pressants à Moscou. Les Russes ne voulaient pas se compromettre. Pour finir, Markos avait envoyé un ultimatum aux Soviétiques. Il recevrait un appui suffisant ou mettrait bas les armes. Il fut appelé à Moscou et ne revint pas.

« Où est-il maintenant ? demandai-je. »

— Tout ce que nous savons, c'est qu'il est passé en jugement et qu'on le garde au secret. »

Zachariades, un ancien marchand de tabac de Salonique, avait pris le commandement, mais, en quelques mois, tout avait été fini :

« Nous sommes passés en Albanie. Je suis resté quelque temps à Tirana. Peu après, tous les officiers supérieurs et presque tous les communistes grecs ont été arrêtés et envoyés à Moscou. Je suis resté deux ans au secret dans une cellule de la Loubianka. On m'a à peine interrogé. On n'avait rien à me reprocher. Nous étions dangereux tout simplement parce que nous n'étions pas de leur avis. On m'a condamné sans jugement à huit ans de travaux forcés pour anticommunisme. »

Nous donnâmes à Kolensis un vieux *bouchlat* pour qu'il pût s'asseoir et lui fîmes admirer la toundra d'été qui s'étendait sous nos yeux. Sérïoja lui offrit du tabac. Kolensis le roula avec une habileté toute macédonienne.

« Que penses-tu de notre *makhorka* ? »

— C'est infect, mais ça vaut mieux que rien. »

Il resta dans notre brigade et s'installa avec nous dans le fameux bloc 27. Nous lui trouvâmes un petit coin où il dormit du profond sommeil du partisan dans la montagne grecque.

Au camp, les paysans formaient une catégorie à part, une sorte d'« Internationale ».

Le camp possédait cinq chevaux et rien n'était attendrissant comme les regards d'envie que leur jetaient les paysans au passage, ou les remarques qu'ils faisaient en les voyant :

« Regarde-moi ces boulets, Aliocha ! Comme ils sont étroits ! Quelle jolie bête ! J'en avais deux comme elle ; elles allaient comme le vent. Une fois, j'ai mis trois heures tout juste pour aller à Poltava. »

Trois hommes du camp avaient le plaisir d'entraîner les poulains. Avec quel amour ils les menaient, quelle patience ! Parfois, un vieux paysan barbu sortait d'un groupe :

« Hé, toi ! Passe-moi ta bête cinq minutes. Dix minutes au plus. »

Il prenait les rênes, faisait trotter le poulain, puis cédait la place à un camarade. Quand la sirène annonçait la *poverka*, tous caressaient les naseaux de la bête et lui disaient au revoir :

« Bon petit cheval, murmuraient-ils. Ah ! Si je pouvais t'avoir à moi ! »

Ces paysans se désintéressaient complètement de la politique. Ils ne pensaient qu'à la liberté et à leur terre.

Quant aux prisonniers russes proprement dits (il y en avait près de trois cents au camp 9/10), j'eus peu de rapports avec eux dans les premiers mois de mon séjour à Vorkouta. J'avais un ou deux amis russes comme Sérïoja, mais j'ignorais la masse russe. Je ne devais me rapprocher d'elle que plus tard, mieux informé. Pour le moment, j'avais tendance à l'identifier au régime qui avait fait de nous des forçats et je la tenais à distance. D'ailleurs, plusieurs de ses membres ne cachaient pas leurs sentiments : leur emprisonnement ne leur avait pas fait perdre la foi communiste. D'autres travaillaient comme agents du N. K. V. D. Le reste avait les meilleures raisons du monde pour ne pas se mêler aux « étrangers ».